

Études internationales

**BROWN, Louise T. *War and After-math in Vietnam.*
London and New York, Routledge, 1991,303 p.**

Rodolphe De Koninck

Volume 23, numéro 2, 1992

URI : id.erudit.org/iderudit/703023ar

DOI : [10.7202/703023ar](https://doi.org/10.7202/703023ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN 0014-2123 (imprimé)
1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Koninck, R. (1992). BROWN, Louise T. *War and After-math in Vietnam.* London and New York, Routledge, 1991,303 p.. *Études internationales*, 23(2), 468–471. doi:10.7202/703023ar

Tous droits réservés © Études internationales, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

conceptuel de la nouvelle économie politique, pour étudier les problèmes traditionnels de l'économie mondiale, notamment les questions du système commercial international et du protectionnisme national. Higott, à cet égard, remet en question la notion de «stabilité hégémonique» du système international et conçoit une stabilité dans les relations internationales qui ne repose justement pas sur l'hégémonie d'une ou de plusieurs puissances (cadre non-hégémonique de la nouvelle économie politique). Enfin, la dernière section reprend les fondements théoriques de la nouvelle économie politique et tente d'illustrer de quelle façon ces derniers apportent une contribution épistémologique, supérieure à l'approche traditionnelle de l'économie américaine d'économie politique, notamment dans l'étude des questions du Tiers-Monde.

L'originalité de ce «readers» d'auteurs britanniques est essentiellement de nous présenter des thèses qui nous éloignent de nos lectures habituelles en économie politique. Néanmoins, si les éditeurs sont arrivés à intégrer une logique méthodologique dans leur présentation de la nouvelle économie politique, la diversité des approches théoriques présentées et juxtaposées les unes à la suite des autres, fait de cet ouvrage un ensemble assez hétéroclite qui laisse le lecteur avec des connaissances nouvelles, mais toutefois superficielles.

Daniel LEDUC

Département de science politique
Université Laurentienne, Sudbury, Canada

ASIE – PACIFIQUE

BROWN, Louise T. *War and Aftermath in Vietnam*. London and New York, Routledge, 1991, 303 p.

Les études consacrées tant à la description de la guerre du Vietnam qu'à son interprétation sont nombreuses. Le livre de Louise Brown présente une synthèse de ces écrits, ou du moins d'un bon nombre de ceux parus en langue anglaise. Il ne relève pas d'une recherche inédite, réalisée à partir de documents d'archives ou de révélations nouvelles. Il s'agit plutôt d'une sorte d'état de la question qui a le mérite de présenter plusieurs points de vue sur un ton généralement très sobre.

Le livre est réparti en onze chapitres, chacun traitant d'un thème bien circonscrit. Dans le premier, sous le titre de *Background to War*, l'auteur résume l'histoire pré-coloniale du Vietnam, évoque la mise en place du contrôle colonial français à compter de 1858, souligne les caractéristiques et conséquences de la colonisation française, dont la mise en place d'une bourgeoisie terrienne en Cochinchine et la résistance que lui apportèrent les Vietnamiens. Celle-ci devait culminer dans la formation du mouvement nationaliste, entraînant à son tour la création en 1930 du Parti Communiste d'Indochine sous la direction d'Ho Chi Minh.

Le second chapitre traite des prémisses et des étapes de la Première Guerre d'Indochine (1946-1954). L'auteur y souligne combien, dès sa formation en 1941, le mouvement Viet Minh s'était opposé tant aux Français

qu'à l'occupant japonais avec lequel le régime de Vichy collaborait allègrement. Dans sa lutte contre le Viet Minh, pour tenter de reprendre le contrôle de son domaine colonial, la France finit par obtenir l'appui diplomatique et même logistique des États-Unis. Mais ce fut peine perdue, les Français subissant à Dien Bien Phu l'une des plus cuisantes défaites militaires de l'histoire coloniale européenne. Fin juillet 1954, à l'issue de la conférence de Genève qui avait débuté au lendemain de la reddition française du 7 mai, le Vietnam fut divisé en deux. La partie située au nord du 17^e parallèle relevait de la République Démocratique du Vietnam dirigée par Ho Chi Minh, celle au sud d'un gouvernement fantoche mis en place par les Français et dirigé par Bao Dai, l'ancien empereur devenu playboy. Des élections devaient être tenues en 1956 afin de réunifier le pays. Mais celles-ci furent compromises dès 1955, lorsque Bao Dai dut céder la place à Ngo Dinh Diem. Le président Diem établit alors la République du Vietnam (le Sud Vietnam donc) et refusa de tenir des élections.

Il bénéficiait déjà de l'appui des Américains qui au nom de la lutte anticommuniste allaient se mêler de plus en plus des affaires du Vietnam. Cet appui, y compris dans le domaine militaire, s'accrut sous la présidence de J. F. Kennedy (1960-1963). À la suite de son assassinat, précédé de trois semaines par le renversement et l'assassinat de Diem, son successeur héritait d'un problème qui allait marquer les États-Unis pendant plus d'une décennie. À ce sujet Louise Brown écrit: «Au Vietnam, il [JFK] avait hérité d'un problème politique de la part d'Eisenhower mais en lé-

guait un de nature militaire à Johnson» (p. 51).

Le reste du livre est dominé par cette préoccupation : quelles furent les étapes et les conséquences de la Deuxième Guerre d'Indochine, d'abord aux États-Unis, ensuite au Vietnam ? Dans les trois chapitres suivants, l'accent alterne entre les versants américain et vietnamien de ce conflit qui à vrai dire va impliquer plusieurs autres pays. Des unités spéciales américaines commencèrent à opérer au Vietnam et les États-Unis se mirent à établir des bases militaires gigantesques dans le sud du pays bien avant que le président Johnson n'autorisât officiellement l'envoi des premiers bataillons de soldats en mars 1965. Les bombardements aériens du Nord Vietnam avaient débuté l'année précédente. Déjà, les campagnes du Sud Vietnam étaient en bonne partie contrôlées par les forces du Front de Libération Nationale (FLN) et l'armée sud-vietnamienne, peu appuyée par la population, largement plus favorable aux révolutionnaires, ne suffisait plus à la tâche. À partir de ce moment, le coût de la guerre allait monter en flèche, au point que le grand projet du président Johnson de réformer la société américaine, notamment par la lutte contre la pauvreté, dut être progressivement relégué aux oubliettes.

L'ampleur de la guerre ne semble avoir été vraiment révélée au public américain qu'à l'occasion de la désormais célèbre «Offensive du Tet». Pendant les fêtes du Nouvel An vietnamien, dans la nuit du 30 au 31 janvier 1968, les troupes du FLN attaquèrent par surprise 36 des 44 capitales provinciales du Sud Vietnam et parvinrent même à se manifester au centre

de Saïgon. Bien que toutes les attaques aient été éventuellement repoussées et que ce véritable soulèvement urbain se soit finalement soldé par un échec militaire pour le FLN, fort coûteux en vies humaines, l'Offensive du Tet constitua une victoire politique pour les révolutionnaires. En effet, la couverture médiatique de cet événement révéla aux Américains à quel point le soi-disant contrôle que leurs généraux prétendaient exercer sur la situation au Vietnam était fragile. Par la suite, ceux-ci et le Président n'obtinrent plus aussi facilement l'appui du Congrès pour une hausse des crédits de guerre. Les négociations, entre les Américains et le Nord Vietnam, plus ou moins secrètes et impliquant souvent une tierce partie, ne furent plus les mêmes non plus.

Dans le quatrième chapitre, précisément consacré à l'histoire de ces négociations (1964-1973), Louise Brown évoque l'un des épisodes les plus douloureux et les plus révoltants de toute la guerre, le bombardement du Cambodge par l'aviation américaine. Ordonnée en secret en mars 1969 par deux des grands criminels de guerre de l'ère contemporaine, le président Richard Nixon et son conseiller Henry Kissinger, la mise à feu de tout l'Est cambodgien par les bombardiers américains dura 14 mois. Censée bloquer les infiltrations de troupes nord-vietnamiennes transitant par le territoire cambodgien, elle se révéla militairement inefficace voire contre-productive et, surtout, fut le principal déclencheur du drame que vit encore aujourd'hui le peuple du Cambodge.

Sous le titre de *The War at Home*, le cinquième chapitre contient une fine analyse du front interne, c'est-à-dire

du déroulement des «hostilités» aux États-Unis mêmes. L'auteur y examine la façon dont les décisions étaient prises au plus haut niveau de l'appareil gouvernemental américain, le rôle des médias, et finalement celui du mouvement anti-guerre (*antiwar movement*). Ce faisant, elle dénonce certains mythes dont celui selon lequel la presse américaine aurait été défavorable à la guerre. Plus fondamentalement, elle démontre deux choses. Premièrement, le pouvoir de décision est extrêmement concentré aux États-Unis, parfois entre les mains du seul Président, surtout si celui-ci, tel Nixon, possède la volonté et le talent nécessaires pour déjouer le Congrès. Deuxièmement, ce n'est pas vraiment l'opinion publique américaine en temps que telle qui contraignit le président Nixon à réduire l'effort de guerre américain – tout en autorisant d'autres bombardements meurtriers sur des objectifs civils au Nord Vietnam (leçon bien retenue par l'aviation américaine comme en témoigna la récente guerre du Golfe) – mais bien l'opinion de l'élite.

Dans les cinq chapitres suivants (6 à 10) l'examen des «fronts» américain et vietnamien se continue en alternance. Dans le sixième, l'auteur examine la nature de la société rurale vietnamienne, la situation agraire au Nord tout comme au Sud Vietnam pendant la guerre et enfin l'état tout à fait précaire de l'économie du Sud. Cet apparent retour en arrière permet en fait à Louise Brown de bien analyser, dans les deux chapitres suivants, la guerre menée par les révolutionnaires devant celle menée par les Américains et leurs alliés, en l'occurrence l'armée sud-vietnamienne. Il en ressort l'image de deux forces très

«inégales»: l'une bien ancrée dans la population et menant un combat politique clair et perçu comme juste par la majorité de la population; l'autre, militairement puissante, mais socialement déracinée, politiquement maladroite et moralement corrompue. Dans de telles conditions, et malgré leur multiplication, les tentatives de pacification des campagnes du Sud étaient vouées à l'échec (9^e chapitre).

À l'occasion des accords de Paris de janvier 1973, les États-Unis signaient la paix avec le Nord Vietnam. Au cours des deux années qui suivirent et malgré l'appui logistique et financier des Américains, l'armée sud vietnamienne multiplia les erreurs, à un point tel que les forces combinées du FLN et du Viet Minh n'eurent aucune difficulté à la renverser et à prendre Saigon le 30 avril 1975. Entretemps les Américains avaient bien tenté de persuader Moscou et Pékin d'amener les Nord-Vietnamiens à cesser les hostilités (10^e chapitre). Peine perdue, car ceux-ci, en réalité beaucoup plus indépendants des deux grands du monde communiste que ne pouvaient le croire les Américains, étaient résolus à aller jusqu'au bout.

Pour l'ensemble des Vietnamiens, le prix de la victoire des communistes a été considérable et il est loin d'être totalement payé. Dans le dernier chapitre – plutôt bref en regard du titre du livre qui pourrait laisser supposer que la guerre et ses suites y sont traitées de façon équivalente – l'auteur évoque quelques-unes des hypothèques de la guerre qui pèsent encore sur le pays.

Mais les dernières pages, trop brèves, sont peu représentatives de la nature et de l'originalité de cette œuvre

bien documentée. Celle-ci représente un bilan, certes partiel et tout empreint d'une vision américaine du monde, qui a le mérite de traiter quelques-unes des phases essentielles de la guerre et de présenter quelques-uns de ses principaux acteurs d'une manière fort didactique. À cet égard, *War in Vietnam*, comme le prétendent ses éditeurs, représente bel et bien une solide introduction au sujet. Il aurait tout de même été utile d'y ajouter en sous-titre: «as seen from the USA» (telle que vue des USA). Car malgré la rigueur de ses propos, l'auteur s'est surtout préoccupé d'expliquer l'échec de la guerre menée par les États-Unis au Vietnam afin d'en exorciser le souvenir dans la culture américaine, d'ailleurs célèbre pour son amnésie.

Sachant cela, le lecteur auquel nous recommandons tout de même vivement ce livre en sera peut-être moins choqué par la toute dernière phrase (p. 276, notre traduction). «Une fois l'histoire de la guerre du Vietnam réécrite, disséquée et mise de côté, l'Amérique pourra se libérer de son troublant échec et se sentir prête à agir, de nouveau, pour créer le monde à sa propre image»... Que les cieux nous en protègent!

Rodolphe De KONINCK

*Département de géographie,
Université Laval, Québec*

ISLAM, Shafiqul (Ed.). *Yen for Development: Japanese Foreign Aid and the Politics of Burden-Sharing*. New York, Council on Foreign Relations Press, 1991, 256 p.